

Les lieux d'une tension interculturelle : la littérature suisse romande entre francophonie et « helvétie »

Bacary SARR (Université Cheikh Anta Diop, Dakar)

Placer la problématique interculturelle de l'écrivain suisse romand entre Francophonie et «Helvétie », revient pour nous à circonscrire le lieu d'une spécificité, mais également celui d'un carrefour identitaire. Notre propos cible ici, ce qui travaille à la genèse d'une mécanique, d'une dynamique des doubles. Comment interroger cet univers de miroirs ? Comment se spatialise et s'intériorise cet entre-deux culturel ?

Une telle interrogation sur la situation de l'écrivain suisse romand ne peut échapper d'emblée à l'ambiguïté des concepts de francophonie et d'Helvétie. Dès lors que l'objet de réflexion porte sur la langue d'écriture qui traduit le rapport de l'écrivain avec le monde et en même temps sa vision du monde. Cette pratique de la langue, place l'écrivain romand au centre d'enjeux multiples, voire problématiques, qui figure des appartenances ambiguës à cheval entre l'espace helvétique et celui de la France, comme le souligne Peter-André Rieben :

Au début du XXe siècle, pour l'écrivain de Suisse romande, l'affirmation du droit à écrire un français qui ne soit pas nécessairement « le français de France » s'inscrit dans le cadre du débat qui participe lui-même de l'histoire de relations de culture romande avec celle de la France ,tout en se liant à des enjeux propres à la Suisse de cette époque-enjeux qui ne sont pas seulement esthétiques mais aussi politiques et idéologiques. Le champ de la controverse se définit par l'affrontement de forces très diverses. D'un côté, on veut promouvoir une « littérature nationale » qui véhiculerait des valeurs helvétiques spécifiques « ... » D'un autre côté, on l'assimilation pur et simple au modèle français « ... » (Pierre-André Rieben 1997 TII, p.257.)

Dès lors, une analyse de ces phénomènes interculturels en Suisse romande partirait au préalable d'une prise en compte des impasses méthodologiques

qui peuvent en découler. Tant les conditions d'existence d'une littérature suisse romande et ses mécanismes identitaires virtualisent de manière conflictuelle les décalages qui ponctuent ici les appartenances helvétiques et francophones. Aussi les dispositifs qui concourent à l'édification d'une image de l'espace helvétique culturellement différent, depuis les thèses de Bétat de Muralt¹, rencontrent-ils les figurations esthétiques et culturelles de Ramuz et d'Edmond Gilliard pour ouvrir sur un espace relationnel paradoxal.

« LIEUX DE PAROLE » ET TERRITORIALISATION DE LA LANGUE

Si les enjeux identitaires ont préoccupé une bonne part des productions littéraires en Suisse romande, c'est qu'à y regarder de plus près, « écrire en Suisse romande ne paraît pas aller de soi ». La question qui suis-je ? aussitôt posée, est suivie et parasitée par celle plus complexe plus ténue : comment être à l'intérieur et par rapport aux autres espaces culturels helvétiques qui, sans cesser de lui fournir les ressources de leur schéma d'identification, lui ouvrent en même temps dans l'espace francophone des rapports plus complexes ? L'effervescence littéraire au début du XXe siècle en Suisse romande semble présenter les formes de cette problématique interculturelle de l'écrivain suisse romand, grâce aux enjeux esthétiques de *La voile latine* et des *Cahiers vaudois*, animées par Ramuz et Edmond Gilliard. Si la création de *la Voile latine* en 1904 prend les perspectives de l'helvétisme développé déjà au XVIIIe siècle, elle cache difficilement les dessous d'un nationalisme loin d'être homogène influencé par les thèses de Barrès et celles de Maurras. La génération des créateurs de *La voile latine* se rendent compte, six ans après, de la disparité et l'hétérogène qui travaillent « le masque de l'identité helvétique ». Entre une tradition

¹ Bétat de Muralt, notamment dans *Lettres sur les Anglais et les Français*, Lausanne, 1972. La première édition date de 1725

largement modelée par la culture alémanique et les visées romandes d'une culture française qui ne saurait se mouler entièrement dans des cadres helvétiques, les cantons francophones développent un sentiment identitaire et nationaliste. C'est en effet à partir des *Cahiers vaudois*, à la suite de ce que Alfred Berthold appelle « le naufrage de *La voile latine* et la dispersion de son équipage » que sous l'initiative de Paul Budry, la « Renaissance des lettres romandes reprit un autre souffle ainsi que le souligne Berthold :

C'est ici qu'intervient Paul Budry. A Clarens, dans le salon d'Ernest Ansermet, il lance un dimanche d'hiver 1912, l'idée d'une revue à la fois moderne et vaudoise(...) Les ralliements sont immédiats. Deux d'entre eux sont décisifs. Edmond Gilliard sera le théoricien et le théologien de l'école, le gardien de l'arche sainte. » C'est lui qui se chargera des besognes dangereuses et fastidieuses et qui, avec Budry, assumera dans des conditions souvent difficiles, la responsabilité matérielle de l'entreprise. Ramuz quant à lui écrit de Paris à Paul Budry : « Je voudrais(...) que vous appeliez vos cahiers : Cahiers vaudois. Il faut insister là-dessus(...) que c'est du canton de Vaud qu'il peut sortir chez nous quelque chose et que c'est cette terre seule qui donnera un jour des fruits(...) Il faut que se soit contre universitaire, contre intellectuel, c'est-à-dire vivant. (Alfred Berthold 1963 :p.732)

Cette déclaration et proposition de Ramuz contextualise l'état de fait et marque une étape importante dans le mouvement littéraire en Suisse romande. On peut se demander ainsi si, dans la mouvance des *Cahiers vaudois*, le réflexe identitaire qui motive la dynamique créatrice chez Ramuz et Gilliard, ne sous-tend pas les modulations d'une expérience interculturelle ? Poser cette hypothèse, serait d'une part, inscrire l'écrivain suisse romand au centre de l'espace problématique en général des écrivains dits francophones ; c'est-à-dire du point de vue de leur rapport à la langue. D'autre part ce rapport à la langue n'implique-t-il pas une certaine manière de mise en demeure d'un « lieu de parole » qui se jouerait dans des tensions linguistiques culturelles et esthétiques ? C'est un phénomène d'autant plus contraignant que ce que Lise Gauvin appelle « la surconscience de l'écrivain francophone » prend en Suisse romande une

dimension particulière. Elle ouvre sur des interactions qui débouchent sur un travail particulier sur la langue d'écriture :

La problématique des interactions langues / littérature est complexe et concerne aussi bien l'autonomisation d'une littérature, les conditions de son émergence, la relation écrivain public/qui s'y établit et l'image du/des destinataire(s) projetée que les modèles dont dispose le texte pour représenter les relations entre les langues ou les niveaux de langue. Lise (Gauvin 1997 :p.5)

Mais en même temps que l'écrivain suisse romand semble évoluer à l'intérieur d'interactions multiples et souvent contradictoires, il les structure dans une unité linguistique ; la langue d'écriture étant ici sa langue maternelle. Où se situerait alors ce décalage du réel qui semble installer l'écrivain suisse romand dans le territoire de l'entre-deux culturel et l'inciter à construire, comme le dit Ramuz sa « Raison d'être » ?

« Se révèle ainsi un nouvel imaginaire francophone, non plus celui des généralités abusives, mais celui de singularités et des tensions créatrices de langages .Car la notion de francophonie ou d'écrivain francophone devient suspecte dès lors qu'on cherche à masquer sous une étiquette commode-le fait d'écrire en français-les conditions et conditionnements qui interagissent sur l'une ou l'autre des situations spécifiques. »Lise Gauvin 1997 :p.6

En 1924,dans deux lettres adressées à Bernard Grasset ,Ramuz manifeste « le besoin de s'explique sur son style ».Ces deux lettres s'inscrivent dans un ordre métalinguistique qui témoigne de la déroute provoquée par les formes de son écriture .Une écriture dont le caractère novateur -à l'époque n'a pas échappé à Céline et à Claudel-qui soulève tout une série d'interrogations portant sur la relation entre « le pays vaudois »et la France ;mais également celle des vaudois à l'intérieur de l'espace helvétique. Georges Haldas pose d'ailleurs assez subtilement cette situation en Suisse romande, dans la préface des *Deux lettres* :

En se rappelant au préalable, cette particularité de la Suisse romande sur laquelle on a jamais assez insisté : à savoir qu'y parlez la langue d'un pays, la France dont on n'a pas vécu l'histoire ; et que d'autre part, on appartient à une communauté nationale dont on ne parle pas la langue : l'Allemand ou le

suisse –allemand. Les conséquences de cette situation sur le parler en général, et la manière d'écrire, sont subtiles et complexes.²

Comment forger à l'intérieur de langue d'écriture (le français), des formes, des modes d'expression qui disent et informent le référent culturel suisse qui, lui-même, se diffracte, se fragmente en entités suisse romande, puis en territoire vaudois ? Comment est-il possible de mettre en œuvre, compte tenu du trajet anthropologique et culturel de la Suisse romande, de construire une image de soi, sans aborder dans la doublure, sans habiter un espace de miroirs qui problématissent l'identité ? Ramuz pose ce problème de manière aiguë dans les *Deux lettres* :

Vous voyez ,nous sommes « à cheval »,c'est-à-dire dans une situation bien douloureuse et incommode ;mais je parle que pour mémoire des ses inconvénients actuels .Les conséquences profondes de cette situation m'intéressent davantage ,car elles ne datent pas d'aujourd'hui, ni même d'hier, mais de toujours .Nous avons été nous autres vaudois, Bourguignons tour à tour, Savoyard, et Bernois ,maintenant nous sommes suisses ;nous avons dépendu de la Bourgogne puis de la Savoie, puis de Berne quand ces pays constituaient autant d'états indépendants .C-F Ramuz :2005,T II ,p1463.

Si les deux lettres recèlent en substance une vision claire des conceptions esthétiques de Ramuz, loin de résoudre les équivoques inhérentes à la Suisse romande, trahissent au contraire des univers symboliques opaques qui ne disent pas leur nom .Gilliard, dans *Du pouvoir des vaudois*, situe de manière ambiguë et pertinente les tensions linguistiques que Ramuz aborde dans les deux lettres.

« Ici la question du lieu importe. Certes, pour nous le lieu fait autorité .C'est sur notre lieu de naissance que se fonde notre droit d'auteur. Mais ce lieu ne nous intéresse ici, que parce qu'il nous situe à l'intérieur de l'euro péen territoire ou la langue française est la langue historique ; langue du peuple, parler de race ;-parce que le langage de ce pays est partie

² Georges Haldas, (préface) in *Deux lettres à Bernard Grasset*(C-F Ramuz), Lausanne, l'Age d'homme, 1992, p.5

originellement composante de l'homogène substance de la langue française.³

Comment situer le lieu de parole vaudois dans son dialogue et son appartenance à l'univers de la langue française, alors que son mode de structuration du réel, ses schémas culturels et sociaux relèvent de l'espace helvétique qui, lui-même est déjà travaillé par les figures de l'autonomie communautaire ? Par cette conception de l'origination de la langue d'écriture que dégage Gilliard, on n'est pas loin des formes d'usage mineures que Deleuze et Guattari repéraient dans le travail esthétique de Kafka : « *faire vibrer des séquences, ouvrir le mot sur des intensités intérieures inouïes, bref un usage intensif assignifiant de la langue* »⁴ Faut-il considérer ce travail en mineur sur la langue comme des modulations de l'interculturel ? Gilliard semble pousser jusqu'au paroxysme de l'invention, le remaillage du réel par des opérations hygiéniques sur les mots :

Prendre ces mots tous encroûtés des fausse importance et de faux sentiments, et les passer au racloir, au savoir noir, à la potasse caustique ! Et les remettre à nu comme le bois des vieux meubles .Retrouver les veines et les nœuds, tandis que s'en vont au ruisseau, en petits copeaux flasques et ternes (comme la peau morte) ou en grosse gouttes sales, le vernis ,les enduits, les laques, les huiles et les cires(...)enduit d'école, vernis de bonne littérature « ... » (Edmond Gilliard, 1965 :p.35)

Pourtant ce travail de décalage qu'opère Gilliard n'échappe pas aux contradictions d'une esthétique qui se veut à la fois une démarche vers l'universel et un ancrage dans des valeurs qui flottent entre l'espace helvétique et l'espace vaudois :

A vrai dire, l'affirmation par Gilliard de l'absence d'une spécificité linguistique de la Suisse romande est d'abord destinée à réfuter les prétentions de ceux qui voudraient militer en faveur, d'une littérature étroitement « locale », que celle-ci soit vouée à la promotion des valeurs

³ Edmond Gilliard, *Du pouvoir des Vaudois* in œuvres complètes, Genève, Editions des trois collines, 1965, p.8-9

⁴ Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, p.41

helvétique et « nationale », ou encore de la « vaudoiserie ». Pierre-A Rieben, 1997 : TII, p.266.

Ce mouvement à l'intérieur des micro-identités apparaît également dans *Paris notes d'un vaudois* où Ramuz passe très souvent de l'identité suisse à l'identité vaudoise ou vice-versa, pour marquer la différence et se démarquer de la France. Il accentue ainsi l'altérité par l'usage de pronoms personnels collectifs :

Nous autres Vaudois, et peut-être, plus exactement, nous autres Suisses, avons dans l'esprit un canon de beauté que nous devons à nos paysages « ... » Nous autres du pays des lacs, et surtout nous autres riverains du Léman « ... » (C-F Ramuz, 1958 : p.144)

Même si Ramuz et Gilliard donnent une apparence nationaliste ou plutôt vaudoise à leurs personnages, ce serait une vision partielle de leur esthétique que de les verrouiller dans les ancrages thématiques. On sait que l'auteur de *Derborence* et d'*Aline* puise l'énergie identitaire de ses personnages dans un univers élémentaire, cosmique. Et que les mécanismes de modelage de son style consistent à approcher le plus possible, le parler de ses personnages, par l'usage d'une « langue geste ». Mais une espèce de mouvement centrifuge semble animer l'écriture de ces deux auteurs, et laisse penser que leur désir d'ancrage ne prend sa dimension fondamentale que dans une dilution dans des entités plus vastes qui ne se limitent plus dans les cadres helvétiques, mais vers l'universel, ou pour répéter Glissant, dans la « Relation ». Dans *Du pouvoir des Vaudois*, Gilliard aborde le même problème, mais suivant une négativité paradoxale d'une littérature vaudoise ou suisse, qui se transforme en une affirmation d'appartenance francophone ; il problématise par le même geste, les différentes situations de l'écrivain francophone, suisse romand en particulier par rapport à la France :

Au nom-de-nation : France, répond un nom --de langue : le français .A notre nom,-j'entends le plus particulier, le plus proche, de notre nature- de-langue,-à notre nom de nation : Pays vaudois, ne répond aucun nom propre

de langue ; pour la langue, le pays de Vaud est pays français. Il n'y a donc, proprement de littérature vaudoise, pas de littérature romande, encore moins, cela s'entend de littérature suisse. (Edmond Gilliard, 1965 :p.13)

Cette approche de l'être que propose Gilliard, même si elle tire son fondement d'une volonté de poser son être vaudois, l'ouvre en même temps dans une perspective, et un contexte de multiplicité et encore plus de complexité de l'humain. Ces orientations esthétiques de Ramuz et Gilliard, si elles n'épuisent pas la problématique de l'écrivain suisse romand, et en général de la littérature suisse romande, du moins font-elles affleurer une série de questions, de non-dits qui s'agitent sous les dehors d'une identité suisse romande. Prend-t-on jamais assez en compte la dimension des micro-identités qui travaillent en filigrane les appartenances aux entités hétérogènes telle la Suisse romande ? Il conviendrait certes, de procéder à un travail de repérage plus ténu, plus systématique pour dégager les lieux de l'interculturel dans les lettres suisses romandes. Mais il semble que les effets tensionnels et les figures contradictoires qui soutiennent les appartenances vaudoise, romande, helvétique, française ou francophone, telles qu'elles se jouent chez par exemple chez Ramuz et Gilliard, profilent les signes d'une dynamique interculturelle à l'œuvre en Suisse romande.

« L'IDENTITE NE SE REDUIT PAS A LA LANGUE » : ECRIRE LES PERTINENCES CULTURELLES

On peut se demander, ce qui justifierait cette volonté bien fréquente chez les écrivains romands de se construire un ancrage, voire de se « décaler » ? Mais un tel examen consisterait non à donner objectivement une sommation de discours puisant dans le registre commun du nationalisme et du culte de la terre, mais plutôt à circonscrire les figurations fantasmatiques que génère l'imaginaire culturel entre les micro-identités. Même si Celles-ci composent une figure générale, habituellement

reconnue sous l'appellation « écrivain romand » ou « littérature romande », elles génèrent presque toujours, comme en gros plan, un lieu d'appartenance paradoxalement inférieur aux autres références identitaires. Jean Starobinski, qualifiant cette situation de l'écrivain suisse romand de « décalage fécond », soutient :

Quiconque entreprend de définir une « littérature de la Suisse romande » se voit entraîné fort rapidement dans le labyrinthe des distinctions. Le suisse romand, partie distincte dans le domaine linguistique français, est aussi une partie du pays suisse. Voici donc une double participation, une double différence. Il faudra nécessairement recourir à l'analyse et séparer des plans divers : langage, culture, institutions politiques, particularités religieuses.⁵

Si les Vaudois idéalisent leurs rapports fantasmés au canton de Vaud, l'on est tenté de parler d'une réplique presque du côté des autres cantons. Tel le Valais qui fait l'objet *du Portrait des Valaisans*⁶ de Maurice Chappaz, et encore dans *le Valais au gosier de givre*⁷. Quant aux jurassiens, l'histoire politique et culturelle qui a mené au détachement et à l'autonomie du Jura par rapport à Berne en 1978 démontre bien de cette manière, la même relation qui lie les Vaudois et les Valaisans à leurs cantons. Comment donc appréhender l'écrivain suisse romand soumis à ces décalages multiples ? Que signifie par exemple, un décalage de l'écrivain valaisan, vaudois, jurassien, genevois par rapport aux cantons satellites, et à l'univers helvétique ou suisse qui ne se pose et s'impose que par la donnée politique ? Entre ce morcellement identitaire et ces appartenances multiples, l'unité linguistique peut-elle assurer à l'écrivain romand une cohérence identitaire qui lui éviterait les paradoxes aporétiques ?

Mais c'est de ce paradoxe que vit la littérature de suisse romande. Un paradoxe ? Une analyse apte à démêler, ce qui appartient aux niveaux distincts, montrera que tout ne tient pas au seul idiome : il y a encore l'histoire et les institutions. Le romantisme nationaliste avait construit de

⁵ Jean Starobinski, « L'écrivain romand : un décalage fécond » in *La Suisse romande et sa littérature*, (La licorne), no 16 ? Université de Poitiers, 1989, p.17

⁶ Maurice Chappaz, *Portrait des valaisans*, Lausanne, CRV, 1965

⁷ Maurice Chappaz, *Le valais au gosier de givre*, Lausanne, Payot, 1960

belles théories pour identifier l'âme d'une nation et l'esprit de sa langue. C'est un truisme aujourd'hui de rappeler que la géographie politique et la géographie linguistique peuvent dessiner- sans la moindre absurdité- des tracés non superposables.⁸

Le critique introduit ici la Suisse romande et sa littérature au cœur des ses contradictions, qui la nourrissent en même temps. Si l'on admet que l'écrivain de manière générale se trouve lui-même fondamentalement dans un décalage à l'intérieur même de la langue, la situation des écrivains suisses romands devient plus complexe à partir du moment où au milieu de ces décalages doubles ou multiples, les questions linguistiques interfèrent avec les questions politiques sociales et culturelles. Certes, celles-ci ne sont pas spécifiques aux romands, mais dès qu'on analyse les choses sous l'angle de l'histoire et des traditions politiques et culturelles, l'espace helvétique et en particulier romand, disposant d'une culture d'autonomie, déjà lointaine et très ancrée dans le passé, semble nourrir foncièrement des complexités culturelles :

Jusqu'au XVIIIe siècle ; les frontières religieuses ont eu plus d'importance que les frontières linguistiques. Au XIXe siècle, au moment de leur rattachement, les Genevois, les Vaudois, les Neuchâtelois ne se sont jamais sentis en présence d'une alternative : ils étaient trop attachés à leurs libertés locales pour ne pas voir tout ce qu'ils gagneraient en s'associant à une confédération dont les principes, longuement éprouvés, garantissent à la commune, au canton, à l'église ou même à la secte religieuse, une autonomie, qui n'eût pas été aussi respectée dans un état centralisé. Aussi les écrivains romands ont-ils pu nouer des attaches diverses, des fidélités multiples, ou la part du choix personnel contrebalance celle des appartenances obligées et des « enracinements ».⁹

Ce qui probablement justifierait l'entrelacement situationnel qui opacifie les productions littéraires en Suisse romande. Même si l'identité ne se réduit pas à la langue, celle-ci constitue néanmoins pour les écrivains, une référence identitaire qui structure la dimension culturelle à l'intérieur même de la Suisse et dans l'espace francophone. On se rappelle que l'autonomisation du canton du Jura par

⁸ Jean Starobinski, art. cit., p.18

⁹ Jean Starobinski, *ibid.*

rapport à Berne a vu la mobilisation de tous les autres cantons francophones ; ce qui témoigne par là, d'une agrégation identitaire par la langue, mais qui se conteste aussi du fait que quelques cantons jouissent du statut bilingue. Cette tradition d'autonomie qui fonde les cantons, les identités cantonales n'est pas la seule à s'inscrire en toile de fonds dans les productions littéraires ; loin s'en faut ; les domaines politiques, les questions religieuses et culturelles viennent s'impliquer, s'imbriquer dans le travail littéraires et ses formes thématiques jusqu'à prendre les proportions révolutionnaires d'une littérature mineure, au sens kafkaïen du terme. Peter-André Bloch dégage assez précisément ces imbrications d'identités locales :

Il est clair que ces luttes d'indépendance ont fortement marqué l'esprit civique des habitants, renforcé la petitesse des dimensions locales. On s'y sent concerné par les questions politiques, vue la souveraineté du peuple sur le plan local et régional, cantonal et fédéral. Cette volonté d'indépendance caractérise également l'histoire religieuse ; les calvinistes comme les catholiques ou les nombreux représentants d'autres communautés confessionnelles veillent rigoureusement à leur liberté de pensée et d'agir, ce qui mène à une surprenante clarté des différentes conceptions religieuses. Il est fascinant de constater à quel point cet appel continu à un auto-control spirituel influence l'écriture des régions.¹⁰

Cette proximité ,ou bien ces interférences des registres culturels et politiques à l'intérieur de l'espace ouvert de la langue d'écriture, si caractéristique des situations des littératures mineures ,définissent ici une des problématiques des littératures de la Suisse et en particulier de la Suisse romande, à savoir que « la machine littéraire mobilise les conditions de possibilité « d'une énonciation collective »(Deleuze et Guattari :1975). Celle-ci informe les processus d'identification et de médiation symbolique qui forgent les multiples ancrages ou les désirs de démarcation dont nous avons traités plus haut. Pour l'écrivain suisse romand le français constitue un espace virtuel et à la fois d'affrontement symbolique avec les autres entités linguistiques de la Suisse, sans exclure certes leur appartenance différentielle à l'espace plus large de la Francophonie :

¹⁰ Peter-André Bloch, « La Suisse romande et sa littérature » in *La Licorne*, no 16, 1989, p.10

Le domaine linguistique français s'est dessiné longtemps avant que les entités nationales aient pris consistance. Dans les territoires situés entre le Jura et les Alpes, la langue française est naturellement présente. Elle n'y est pas une langue d'emprunt. Elle ne s'accompagne d'aucun souvenir de conquête ou d'expansion : elle constitue un milieu immémorial (...). Les romands n'ont pas eu à se défaire d'une langue, un peu sauvage et mal léchée, pour se plier aux règles du « bon français ». Ils sont situés, il est vrai, dans une partie marginale du territoire linguistique français ; il arrive de se sentir guettés par les germanismes, et de réagir parfois en surveillant à l'excès la pureté de leur diction. (Jean Starobinski, art. cit., p.17)

C'est dans une dynamique de cette perspective linguistique que la dimension interculturelle prend une ampleur qui risque même de provoquer un morcellement identitaire de l'écrivain romand. Car en le considérant dans son désir angoissé de marquer les contours linguistiques et par ricochet les frontières culturelles, ce serait par le même geste, celui là même qui initialise dans son écriture la dimension plurielle et par conséquent la relation à autrui, à l'altérité. Celle-ci devenant incessamment une composante fondamentale de son identité. Cette référenciation culturelle « localisée », qui alimente des réflexes identitaires en Suisse romande, n'occulte pas la cohabitation culturelle en Helvétie. Celle-ci semble même informer en profondeur une dynamique de l'imaginaire de l'altérité. En effet pour peu qu'on prête attention à ces crispations identitaires, c'est presque à tout moment que les formes esthétiques qui en découlement trahissent la présence pertinente de l'autre. Affrontement virtuel, ou conscience de l'entre-deux ou « entre- plusieurs » qui transcende les figures de l'esprit de clocher, Manfred Gsteiger voit dans cette cohabitation culturelle entre les littératures suisses, un modèle de relations interculturelles :

« Mais est-ce précisément dans la prise de conscience de telles relations interculturelles en l'occurrence, que pourrait se révéler le caractère helvétique de la littérature nationale qui n'en est pas une ? Comme le disait Dürrenmatt : « il nous faut (...) des expériences des contacts des dialogues qui tendent à faire le bilan de nos cultures (...) La prétendue cohabitation est une tâche qu'on ne peut pas résoudre en l'évitant. » Les différences, non comme obstacle à l'identité culturelle, mais comme éléments constituant de

celle-ci. L'unité dans la diversité en somme(...) La(les) littérature(s) suisse(s) comme modèle de la littérature universelle.¹¹

On peut imaginer à l'évidence, les barrières qui peuvent générer un certain nombre de facteurs bloquants pour ces enjeux interculturels. Les figures de personnages qui naissent des territoires valaisans rêvés, idéalisés par Chappaz, qu'ont-elles de commun, quelles passerelles existent entre eux et les Vaudois de *Portait des Vaudois* de Chessex, ou les Jurassiens de *Toiles de fond* d'Anne Lise Grobéty ? Ils ont peut-être tous en commun de faire affleurer des imaginaires d'un espace qui prend ses racines dans le « divers »¹², pour répéter Glissant. Mais pour qui s'attache à s'interroger sur la portée et les dimensions des formes interculturelles chez les romands, très vite, la question des micro-identités fragmentaires dévoile, une autre plus complexe qui se prolonge et débouche sur l'ouvert ; C'est plutôt une Suisse « nomade » qui est à l'épreuve, ou comme le dit Nicolas Bouvier :

Je veux célébrer ici une Suisse dont on parle trop peu : Une Suisse en mouvement, une Suisse nomade qu'on évoque trop rarement, une Suisse saisie depuis deux mille ans par la tentation et la passion « d'aller et revenir ». Ce silence et cette omission m'irritent. Ce nomadisme m'intéresse. (Nicolas Bouvier, 1996 :p.11)

Nomadisme, spatial, culturel ou textuel, la littérature suisse romande développe toute une dimension cosmopolite qui transcende les micro-identités pour les placer dans un dialogue aussi bien avec les autres cultures de la Suisse (qu'elle soit alémanique, italienne ou romanche), qu'avec l'Europe et l'espace francophone.

¹¹ Manfred Gsteiger « Les littératures de la Suisse, un modèle de relations interculturelles ? » in *Dictionnaire des littératures suisses*, Lausanne, L'aire, 1991, p.489.

¹² Edouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.

Bibliographie

BERCHTOLD, ALFRED.

1963. *La Suisse romande au cap du XXe siècle*, Lausanne : Payot.

BLOCH, PETER-ANDRE

1989, « La Suisse romande et sa littérature » in *La Licorne*, Université de Poitiers.

BOUVIER, NICOLAS,

1996, *L'échappée belle. Eloge de quelques pérégrins*, Genève : Métropolis.

DELEUZE GILLES ET GUATTARI FELIX.

1975. *Kafka pour une littérature mineure*, Paris : Minit

GAUVIN, LISE.

1997. *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris : Karthala

GILLIARD, EDMOND.

1965. « *Du pouvoir des Vaudois* » in *Œuvres complètes*, Genève : Editions des Trois collines.

GLISSANT, EDOUARD,

1996, *Introduction à une poétique du divers*, Paris : Gallimard

GSTEIGER, MANFRED

1996, *Littératures suisses, littérature européenne*, Vervay : L'Aire.

HALDAS, GEORGES.

1992. « Préface » in *Deux lettres* (, C-F.Ramuz), Lausanne : L'Age d'homme.

RAMUZ, C-FERDINAND

1958, Paris *notes d'un Vaudois*, Lausanne : Rencontres

RIEBEN, PIERRE-ANDRE

1997. « L'écrivain romand et sa langue.C-F-Ramuz et Edmond Gilliard »in *Histoire de la littérature en Suisse*, Lausanne : Payot, T.II

STAROBINSKI, JEAN

1989 « L'écrivain romand : un décalage fécond » in *La Suisse romande et sa littérature*, (La Licorne), no16, Université de Poitiers.